

LE
ROBINSON D'EAU

DOUCE.

—
CHAPITRE VIII.

LE COLLEGE DE SAINT X...

(Suite.)

Les études et les classes, sans être aussi douces que les récréations ne paraissaient fort supportables. Sur vingt élèves dont se composait la sixième, j'avais été troisième en orthographe et quatrième en thème. C'était fort joli pour un ex-enfant terrible qui avait gagné trois fluxions de poitrine, s'était cassé le bras et n'avait eu d'autre précepteurs que sa mère et son curé. Je racontai mes succès dans trois grandes lettres remplies de joie, auxquelles ma mère répondit par trois longues lettres débordant de tendresse.

Lorsque je pus me reconnaître un peu au milieu de mes nombreux camarades, je m'liai d'une façon intime avec un élève de ma classe, nommé Julien Caseneuve. Il était de Rochefort, fils d'un capitaine de frégate et neveu d'un armateur. Mon goût pour la mer et les choses maritimes se réveilla dans les conversations que j'eus avec Julien. Je ne me lassais pas de lui faire décrire les vagues, la plage, les tempêtes, les vaisseaux. Lui, de son côté, flatté de mon attention, racontait volontiers tout ce qu'il avait vu et tout ce qu'il n'avait pas vu. Il eût été bien bon de se gêner ! Plus c'était invraisemblable et impossible, plus ça me paraissait beau. Il m'aurait raconté qu'il avait pêché la baleine dans le port de Rochefort que je l'aurais cru.

Nous fîmes de superbes projets de vacances. Il viendrait passer quinze jours en Berri, et j'irais ensuite passer le reste des vacances à Rochefort. Nous nous embarquerions sur un des vaisseaux de son oncle et nous visiterions toutes les îles de la côte. Qui sait ? peut-être irions-nous jusqu'en Espagne ou en Angleterre.

L'assentiment de ma mère était nécessaire à ces beaux projets ; Je me hâtai de le lui demander. Mme de Puyjoubert me répondit que je m'y prenais bien de bonne heure pour faire des projets de vacances.

— Sois sage, continua-t-elle ; travaille et laisse-moi le soin de te faire des vacances agréables.

Cette réponse ne me satisfaisant qu'à moitié, j'écrivis lettre sur lettre jusqu'à ce que maman m'eût promis de me me mener voir la mer aux vacances prochaines, à Rochefort ou ailleurs.

Les lettres des parents de Julien étaient plus courtes. Son père était pour le moment en Cochinchine. Son oncle, l'armateur, lui écrivait au crayon : « Amène-moi qui diable tu voudras, pourvu que tu m'apportes une bonne santé, un certificat de bonnes vie et mœurs et les prix d'orthographe et de mathématiques de ta classe. Quant à aller en Berri, je n'y vois pas d'inconvénients si Mme de Puyjoubert veut de toi. Flanque-moi maintenant la paix, et pioche. »

Je ne connaissais ni les lettres de Cicéron, ni celles de Pline-le-jeune, ni celles de Balzac, ni celles de Mme de Sévigné, mais eussé-je connu ces épîtres célèbres, je leur aurais préféré la lettre de M. Carcade, l'armateur, tant elle me paraissait sentir la mer et le marin.

J'aurais été heureux sans Louis Z..., un enfant du Berry. Ce compatriote était un des plus vilains caractères que j'aie rencontrés en ma vie, et Dieu sait si j'en ai rencontré ! Jaloux, sournois, hypocrite, rancunier, lâche, il ne faisait pas du tout honneur à la noble province qui a Bourges pour capitale. Joignez à cela une susceptibilité farouche qui ne supportait pas l'ombre d'un reproche ou la plus innocente plaisanterie. Il ne se passait guère de jours sans que Louis n'eût quelques disputes dans lesquelles j'étais obligé de jouer le rôle de conciliateur et de pacificateur. Presque toujours c'était moi qui payait l'amende, c'est-à-dire, selon la saison, une corbeille de fruits ou une douzaine de gâteaux. J'oubliais de le dire, Louis était avare.

Malheureusement il m'arrivait parfois d'arriver trop tard et quand la bataille était commencée. J'étais alors obligé de donner et de recevoir des coups. Comme les dépenses l'emportaient sur les recettes, je me serais consolé facilement sans des scrupules trop fondés. Les trois quarts des guerres auxquelles je prenais part étaient injustes. C'était Louis qui avait commencé, sournoisement, hypocritement, sans déclaration d'hostilités ni envoi de cartel. La conscience que je ne défendais pas le bon droit paralysait mon bras. Je me battais quand même. Pouvais-je laisser humilier le Berri ?

Quoiqu'on nous laissât une grande liberté au Collège de Saint-X... pendant les récréations, et que les professeurs et les surveillants s'inquiétassent peu des horions que nous pouvions échanger dans nos jeux, mon humeur batailleuse fut remarquée et constatée dans la note mensuelle envoyée par M. le supérieur à ma mère. Ceci me valut des reproches qui me furent d'autant plus sensibles qu'ils me semblaient en très-grande partie immérités.

Je pris à part Louis Z... et lui fis les observations les plus sensées sur son mauvais caractère, et sur l'obligation de se corriger de ses nombreux défauts.

Il fallait que je fusse bien en fonds de sagesse pour en donner à autrui d'aussi bonnes leçons.

Le lecteur ne devinerait jamais ce que ce cancre me répondit. Il prétendit qu'il ne cherchait jamais dispute. S'il était querelle, c'était à cause de moi. On se vengeait sur lui dont on connaissait la tendre amitié pour moi de mon orgueil et de ma fierté. J'étais fier et orgueilleux que je m'en doutasse ou non : rien ne fait détester un homme comme ces vices-là. Mieux valaient quelques défauts.

Que dites-vous du pèlerin ? Je tournai les talons sans lui répondre. Si je ne lui administrai pas séance tenante la solide correction qu'il avait si bien méritée, c'est que je ne voulais pas humilier le Berri devant les Bretons, Angevins et Poitevins qui nous entouraient.

Ce fut ce peu intéressant personnage qui causa les malheurs dont on lira le récit au chapitre suivant.